



Par **Boris Chastant**

Doctorant Centre d'Anthropologie Culturelle (CANTHEL),  
Université Paris Cité.

**Deborah Bird Rose, Thom Van Dooren et Matthew Chrulew (dir.), 2017.**

***Extinctions Studies. Stories of Time, Death, and Generations,***  
**préf. de Cary Wolfe, post. de Vinciane Despret,**  
**New York, Columbia University Press. 237 p.**

Cet ouvrage s'inscrit dans la continuité des réflexions sur les relations entre sociétés et environnements, en s'intéressant de près à des événements spécifiques : les extinctions d'espèces (non humaines) passées, en cours et à venir. Quel type d'événement est-ce ? Qu'est ce qui se perd ? Comment en rendre compte ? Ces réflexions, issues d'un groupe de recherche australien, témoignent à nouveau « du poids de cet espace anglophone (souvent considéré comme marginal) dans les questionnements relatifs à l'environnement au sein des sciences humaines et sociales » (Blanc, Demeulenaere et Feuerhahn, 2017 : 8). Espace d'où sont aussi parties les premières institutionnalisations des *études postcoloniales* et, plus récemment, des *humanités environnementales* dont ces *Extinctions Studies* constituent une branche. En France, la traduction récente de plusieurs ouvrages de ce champ de recherche témoigne d'un intérêt croissant sur ces questions. D'abord, « *Le rêve du chien sauvage* » (2020 [2011]) de l'anthropologue Deborah Bird Rose, à propos des dingos en Australie, suivi de peu par les ouvrages du philosophe de terrain Thom Van Dooren, s'intéressant à la disparition de certains oiseaux (2021 [2014]), de corvidés (2022 [2019]) et, plus récemment, des escargots endémiques d'Hawaii (2023 [2022]). Dans *Extinctions Studies*, il est rappelé que ces enquêtes se veulent interdisciplinaires et innovantes « ancrées dans les sciences humaines, mais allant au-delà de celles-ci dans un engagement plus large avec les sciences sociales et naturelles, ainsi qu'avec des cadres étendus de compréhension et de création de sens qui existent au-delà du monde universitaire. » (p. 2)<sup>1</sup>. En effet, les six articles réunis dans l'ouvrage ont des ancrages identifiables – anthropologique, historique et/ou philosophique – mais le mélange des sources et la forme narrative viennent troubler les frontières disciplinaires. Les récits semblent apporter de la nouveauté et de la fraîcheur grâce à une écriture bien travaillée, une attention focalisée sur les extinctions et la tentative de restituer des mondes « bioculturels » (p. 2). Ils signifient que les « histoires [des auteurs] sont attentives à la complexité à la fois biologique et culturelle de notre monde, insistant sur le fait que les extinctions sont intrinsèquement et inextricablement des phénomènes *bioculturels*. » (p. 5 ; l'italique

<sup>1</sup> - Toutes les citations de l'ouvrage sont indiqués ainsi et traduites par l'auteur de ce compte rendu.

est des auteurs). Pour autant, leurs réflexions en rejoignent de plus anciennes, que ce soit en ce qui concerne les objets d'attention, l'interdisciplinarité ou encore l'engagement éthique et politique du chercheur. On peut notamment citer l'anthropologie de la conservation, qui se structure de manière croissante depuis au moins 2007 en France et s'engage autour des problématiques de protection des espèces et/ou des espaces dit naturels, en cherchant à « comprendre la relation complexe entre biodiversité et diversité culturelle, en *complémentarité* avec la biologie de la conservation. » (Dumez, Roué et Bahuchet, 2014 : 10 ; l'italique est des auteurs).

Les événements que les éditeurs d'*Extinctions Studies* abordent ne sont pas minces. Depuis plusieurs décennies, désormais, des chercheurs en sciences naturelles s'inquiètent et alarment. Si nous n'y sommes pas déjà, nous serions à l'aube de la sixième extinction de masse (Barnosky *et al*, 2011), une période caractérisée par un grand nombre d'espèces perdues, affectant une grande variété de formes de vie, avec un rythme élevé de disparitions et d'extinctions. Un phénomène de mort de masse, aux origines principalement humaines, se nouant avec un anthropocène aux facettes multiples : pollutions de toutes sortes, anthropisation des territoires, chasse ou pêche intensive, changement climatique... Mais comme le rappelle Cary Wolfe en préface, les extinctions ne sont jamais génériques, elles sont toujours singulières, situées et multi-contextuelles (p. viii). Il s'agit donc de raconter et de multiplier des récits d'extinction, en allant dans des lieux où une diversité culturelle et biologique est menacée. Les éditeurs prennent acte cependant de la limite de leur ouvrage, proposant de fait d'autres pistes à explorer : les différents articles ne concernent que des espèces menacées du règne animal – et, je précise, uniquement des vertébrés. Ainsi, l'ouvrage n'aborde pas la disparition d'invertébrés, de végétaux ou encore de champignons, dont il existe pourtant de nombreuses espèces menacées.

Les éditeurs soulignent qu'aucun récit n'est innocent. Porter son attention sur ces espèces qui disparaissent et raconter ces situations tragiques où la (sur)vie d'êtres vivants est en jeu constituent un engagement situé et politique des chercheurs. Ces derniers contribuent à mettre en lumière ces situations afin que les collectifs concernés les considèrent et, éventuellement, y répondent. Ces situations sont éminemment multiespèces. Les protagonistes humains doivent y être autant pris en considération que les vivants non humains, notamment ceux menacés, dont il faut restituer les modes d'existence et d'actions. Les enjeux de ce champ de recherche sont alors politiques, éthiques et épistémologiques. Les éditeurs dégagent, à partir des six articles, trois concepts récurrents associés aux extinctions : la mort, les générations et le temps. Premièrement, de manière évidente, les extinctions sont des processus de mort à différentes échelles de temps et d'espace, aboutissant à la fin de l'existence d'une forme de vie spécifique. Ces morts sont à la fois collectives, s'agissant de

créatures appartenant à une même espèce, et individuelles, dans la mesure où l'attention se resserre sur quelques êtres particuliers, des survivants, à qui l'ont fait parfois porter la lourde responsabilité de la perpétuation de leur espèce. Deuxièmement, les espèces sont des héritages intergénérationnels. La spécificité d'une extinction est la potentielle fin d'un lignage qui s'étale sur des milliers voire des millions d'années d'évolution, « la perturbation et la destruction de la générativité d'une telle génération » (p. 9). Finalement, les temporalités des extinctions sont multiples, en prise avec le lent et profond processus de l'évolution, la rapidité des extinctions, les profits à court terme recherchés des sociétés capitalistes ou encore le temps nécessairement à prendre en compte par les acteurs de la conservation, chercheurs, chercheuses, militants ou militantes, afin d'étudier, de comprendre et d'essayer d'endiguer les processus d'extinction.

Le premier des six articles est celui de James Hatley. Il conte sous la forme d'un journal de bord son voyage dans des forêts japonaises sur les traces du loup Honshu. La dernière observation en vie attestée de ce loup date de 1905, lorsqu'un Américain l'a abattu pour un zoologiste anglais. Empaillé, le « cadavre préservé collecté » est désormais « confiné (*locked away*) dans un recoin » (p. 27) du musée d'histoire naturelle de Londres. Cependant, ce n'est que sous sa forme vivante, biologique, que ce loup a cessé d'exister. Sa vie se poursuit au travers de talismans, de quelques poèmes, d'histoires, de rituels et prières bouddhistes et de par son nom local : *ōkami*.

Matthew Chrulew retrace historiquement, dans le second article, les pratiques de conservation des scientifiques à l'égard du primate *micos*, le tamarin lion-doré. Dans la région du Rio de Janeiro, les années 1950 furent caractérisées par un recul drastique de la forêt atlantique, de l'habitat qu'elle offrait et par l'effondrement, en conséquence, des populations de *micos*. Préoccupés, des scientifiques capturèrent des individus pour les élever en captivité dans des zoos, sécuriser leur reproduction, avec l'optique de relâcher les générations futures ultérieurement. En 1984, les premiers lâchers eurent lieu mais se soldèrent par un échec dû à l'incapacité des tamarins élevés en zoo à vivre en forêt et à la mort de la plupart d'entre eux. Depuis, les scientifiques poursuivirent leurs efforts, confrontés à des dilemmes éthiques, apprenant de leurs erreurs et réussissant à améliorer l'aptitude des *micos* à (re)vivre en liberté.

L'auteur du troisième article, Rick De Vos revient historiquement sur le statut incertain des oiseaux du paradis d'Elliot en Papouasie-Nouvelle-Guinée et leur classification taxonomique hybride, supposant qu'ils ne constitueraient pas une espèce unique. Ces oiseaux, décrits en Europe pour la première fois, en 1834, par le naturaliste français René Primevère Lesson, fascinent par leur plumage, d'un noir brillant, ainsi que par leurs étonnantes danses de séduction. Rick De Vos retrace

leur extinction, en croisant plusieurs histoires, principalement celle de la colonisation de l'île et du « *booms des plumes* » (p. 99). De 1875 jusqu'à la mise sous protection de ces oiseaux, l'industrie de la plume entraîna leur massacre. Sous la pression des colons, des Papous y participèrent en les chassant avec une efficacité accrue par l'usage de fusils au lieu de leurs anciens arcs. Les oiseaux du paradis sont désormais estimés éteints ou très rares.

Deborah Bird Rose, de son côté, s'intéresse aux collectifs qui émergent avec les phoques moines d'Hawaii en voie d'extinction. Ces mammifères marins bénéficient d'une protection en tant qu'habitants d'une réserve naturelle établie en 1909, étendue en 2006 et 2016. Malgré tout, la population de cette réserve décline étrangement car une autre population hawaïenne, vivant hors du périmètre de protection, arrive à croître. L'anthropologue décrit avec attention à la fois la (sur)vie des phoques et les différents acteurs concernés par ces disparitions : les bénévoles veillant à la quiétude des phoques qui dorment sur la plage ; les scientifiques étudiant l'évolution des populations ; certains natifs hawaïens qui, marqués par une histoire coloniale violente, sont méfiants et suspicieux à l'égard des mesures conservacionnistes d'origine fédérale, tandis que d'autres plaident pour une histoire ancienne et partagée de la relation natif-phoque sur ces îles.

Dans l'article suivant, Michelle Bastian déplie les multiples temporalités qui se nouent autour des tortues luths, une espèce menacée, dans les océans pacifique et atlantique. Sur terre, où elles se reproduisent, elles sont parfois, comme au Costa Rica, chassées par une autre espèce menacée, les jaguars dont l'habitat forestier ne cesse de décliner. En mer, les tortues sont sujettes à d'autres menaces mortifères : les mystérieux blooms de méduses, les filets de pêche (perdus ou non) ou encore le plastique qui les intoxique. *A contrario*, dans les rares rencontres avec des humains, ces créatures font aussi l'attention de gestes visant à les préserver : des plagistes, qui aident une tortue à rejoindre la mer ou encore des pêcheurs, qui délivrent les tortues des filets dans lesquelles elles sont empêtrées.

Pour finir, le philosophe Thom van Dooren enquête sur la disparition des corbeaux d'Hawaii, les 'alalā. Les populations de ces oiseaux furent décimées par la réduction de leur habitat, les gripes aviaires ou encore l'introduction de nouveaux prédateurs (chats, mangoustes), si bien que le dernier 'alalā vivant en liberté serait mort vers l'an 2000, entraînant d'incertaines conséquences sur les écosystèmes îliens. La centaine de 'alalā survivant se trouve dans des zoos à Hawaii, où ils sont élevés par des conservacionnistes dans le but d'être relâchés ultérieurement. Mais où ? Une possibilité émerge au cœur d'une réserve naturelle forestière, dont il est proposé de clôturer une partie reculée et d'extraire les cochons sauvages qui attirent les chasseurs. Le processus de consultation locale fait émerger des conflits entre deux visions, celle des conservacionnistes et celle des chasseurs, deux groupes

constitués à la fois de natifs et de non-natifs, autour d'un sentiment d'appropriation gouvernementale des terres faisant écho à la colonisation des îles et sur la défense d'une chasse « traditionnelle » qui ne s'avère en réalité pas si ancienne'. Thom Van Dooren s'interroge alors sur ce qui est en jeu dans les pratiques de conservation des 'alalā et sur la place de ces derniers les mondes bioculturels d'Hawaii, aux croisements des histoires naturelles et des histoires sociales et culturelles de ces mondes.

Pour conclure, *Extinctions Studies...* fait écho aux inquiétudes des anthropologues du début du xx<sup>e</sup> siècle, à propos de la diversité des cultures : « À l'heure même où l'anthropologie commence à s'organiser, à forger ses propres outils et à être en état d'accomplir la tâche qui est sienne, voilà que le matériau sur lequel porte son étude disparaît avec une rapidité désespérante » (Malinowski 1989 [1922] : 52). Cependant, le regard est ici renouvelé pour se porter sur le phénomène même de disparition apparente. Loin de présenter un point de vue catastrophique, il nous invite à partir en quête des extinctions passées, en cours et à venir, pour décrire les problématiques bioculturelles qu'elles soulèvent. L'acte d'aller vers et de raconter ces extinctions constitue en soi un geste politique par l'éclairage d'un phénomène difficilement perceptible à l'échelle humaine. Les éditeurs nous proposent des principes éthiques, méthodologiques et épistémologiques pour mener à bien ces enquêtes. Certains aspects restent cependant à clarifier notamment, comme c'est souvent le cas au sein des *humanités environnementales* et des *ethnographies multiespèces*, à propos d'une interdisciplinarité entre sciences naturelles et humaines qui n'est pas si évidente ni si facile à mettre en œuvre. Tout d'abord, les relations entre ces deux blocs universitaires sont complexes. D'un côté, certains scientifiques des sciences naturelles perçoivent les sciences humaines comme moins pertinentes, puisque incapables d'atteindre un niveau de véracité équivalent à leurs disciplines. De l'autre, les sciences humaines se sont construites en partie en critiquant « la naturalisation de faits historiques construits – de classe, de race, de genre mais aussi la nature elle-même. » (Blanc, Demeulenaere et Feuerhahn, 2017 : 272) Cela n'est pas sans poser de problèmes et de risques quand il est demandé de faire chemin inverse. Ensuite, sur les terrains d'enquête, les savoirs scientifiques, notamment naturalistes, peuvent provoquer la controverse avec des savoirs locaux. La mobilisation de ces savoirs doit être prudente et parcimonieuse pour laisser l'enquête de terrain primer dans l'analyse, afin d'éviter d'autoriser l'ethnographe à trancher du vrai et du faux et à renvoyer ses interlocuteurs à leurs « croyances » (Delbos, 1993). Finalement, ces études témoignent d'une irruption de plus en plus régulière des sciences naturelles dans les sciences humaines. Si les problèmes d'interdisciplinarité restent en suspens, c'est peut-être autant dans des réflexions théoriques que dans la pratique de ces *Extinctions Studies* que des propositions méthodologiques et épistémologiques satisfaisantes et créatives pourront se faire jour.

---

## Références bibliographiques

---

**Barnosky A. et al.,**

2011, « Has the Earth's sixth mass extinction already arrived? », *Nature*, 471/7336 : 51-57.

**Blanc G., Demeulenaere E. et Feuerhahn W. (dir.),**

2017, *Humanités environnementales : Enquêtes et contre-enquêtes*. Paris, Éditions de la Sorbonne.

**Delbos G.,**

1993, « Eux ils croient... Nous on sait... ». *Ethnologie Française*, 23(3) : 367-383.

**Dumez R., Roué M. et Bahuchet S.,**

2014, « Conservation de la nature : quel rôle pour les sciences sociales ? », *Revue d'ethnoécologie*, 6  
[En ligne] consulté le 01 février 2024.

**Malinowski B.,**

1989 [1922], *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard.

**Rose D. B.,**

2020 [2011 pour la version anglaise], *Le rêve du chien sauvage. Amour et extinction*. Paris, Éditions la Découverte.

**Van Dooren T.,**

2023 [2022 pour la version anglaise], *Tout un monde dans une coquille. Histoires d'escargots au temps des extinctions*. Paris, Éditions la Découverte.

2022 [2019 pour la version anglaise], *Dans le sillage des corbeaux. Pour une éthique multispécifique*. Paris, Acte Sud.

2021 [2014 pour la version anglaise], *En plein vol. Vivre et mourir au seuil de l'extinction*. Marseille, Éditions Wildproject.